

Blanche écoutait frémissante, le regard troublé, ayant comme un poids énorme sur la poitrine. Elle n'avait rien à répondre. Hélas ! elle ne pouvait pas dire que son frère était un misérable, que cet homme, dont on vantait les beaux sentiments, le désintéressément était le meurtrier de M. de Mégrigny.

Il ne venait pas à l'idée de la jeune femme que le baron pût faire un mauvais usage de son mandat, de ses pouvoirs. C'est qu'elle ne pensait guère à son immense fortune ; ça lui était bien égal que son mari lui eût laissé des millions. Elle n'était pas une femme d'argent. N'ayant pas, d'ailleurs, l'ambition des grands, le désir de briller par le luxe, la richesse, pour elle, comptait peu dans l'existence.

Si l'on était venu lui dire que son frère ne songeait rien moins qu'à la dépouiller complètement, elle aurait été indignée, sans doute, mais ne se serait pas autrement émue.

Ne s'était-elle pas dit déjà qu'elle n'avait pas le droit de prendre l'héritage de son mari ; n'avait-elle pas déjà songé à l'emploi qu'elle pourrait faire de ces millions pour la réparation du crime commis ?

La jeune veuve ne soupçonnait point l'abominable cupidité sur ce point, elle en était encore à réfléchir, à chercher.

Mais, plus tard, elle devait comprendre ; alors, avec cette imagination de la femme, qui se lance vite dans l'exagération, elle devait voir le baron plus scélérat encore qu'il ne l'était réellement, et, dans son affolement, son épouvante, faire naître de nouveaux et terribles événements.

Pendant plus d'un mois, la jeune femme avait opiniâtement refusé de voir le baron. Sans trop s'inquiéter de cette espèce de quarantaine où il était mis, de Simiane s'occupait des affaires de sa sœur, qui étaient peut-être plus encore les siennes, avec une grande activité et cette habileté que nous lui connaissons ; ce qui fait dire au notaire :

—Monsieur le baron, vous êtes un homme de dévouement.

—J'aime tant ma sœur ! répondait-il hypocritement.

Maintenant de Simiane était moins chez lui qu'à l'hôtel de Mégrigny où il commandait et ordonnait en maître, sans se permettre, toutefois, d'arrêter l'exécution de certains ordres donnés par la jeune veuve, bien qu'il trouvât souvent que Blanche se laissait aller à des libéralités trop grandes.

Enfin la jeune femme consentit à recevoir le baron, qui avait à lui faire quelques communications importantes.

Cette première entrevue, comme celles qui devaient suivre, fut gênée et excessivement froide. Blanche ne tendit même pas la main à son frère. Des deux côtés il y avait de la réserve, de la contrainte, de la défiance, et en plus, chez la jeune femme, ce qui était bien naturel, un mélange d'effroi et d'horreur.

—Bah ! se disait de Simiane, elle s'y fera.

Ils ne parlèrent par de Ludovic, il ne fut fait à sa mort aucune allusion ; mais comme les pensées de Blanche étaient douloureuses, comme elle souffrait d'avoir devant elle le meurtrier de son mari, lui partant sans trouble d'esprit, d'un cœur léger, et de ne pouvoir lui jeter à la face, comme une flagellation, ce mot : Assassin.

Elle l'écouta, puisqu'il le fallait, mais fiévreusement agitée et comme subissant un supplice. Et quand, n'ayant plus rien à dire, il se retira au bout de vingt minutes, elle poussa un long soupir de soulagement. Il lui sembla qu'elle venait d'être délivrée d'un horrible cauchemar.

Blanche ne sortait presque plus. Où serait-elle allée ? Cette entrée dans le monde, que jeune fille avait rêvée, elle ne l'avait pas faite, vu l'état de santé de M. de Mégrigny et, d'autre part, parce que son frère avait été repoussé de tous les salons. Elle avait ses jeunes amies de pension ; mais ne s'était-elle pas volontairement éloignée d'elles ?

Le vide, un vide qui parfois l'effrayait, s'était fait autour d'elle ; et elle se disait avec une amertume profonde :

—Je suis seule, seule au monde !

Pourquoi, de temps à autre, ne faisait-elle pas une visite au pensionnat de la rue de Reuilly où l'on pensait toujours et beaucoup à elle ? Pourquoi ? Elle n'avait pas osé retourner au

pensionnat au moment de son mariage, pouvait-elle, maintenant, avoir l'audace de se présenter devant ces religieuses qui avaient été si bonnes pour elle et d'offrir à leurs baisers de mères un front nienteur.

Rue de Reuilly, on avait appris le mariage de la pensionnaire chérie ; on s'était fort étonné qu'elle ne l'eût pas annoncé elle-même, et plus étonné encore de n'avoir d'elle ni une visite, ni seulement une petite lettre.

Et les religieuses se disaient entre elles, en hochant la tête :
—Qui l'aurait cru ? Encore une ingrate !

Ah ! si elles avaient pu deviner ce qui se passait dans l'âme de Blanche, elles n'auraient point parlé ainsi et, sans aucun doute, il y aurait eu des neuvaines pour la tranquillité de la pauvre chérie et... la rémission de son énorme péché.

Blanche était encore au pensionnat, qu'elle ne devait quitter que plus tard, lorsque la sœur Agathe, qui l'avait tant aimée et avait été pour elle une seconde mère, fut appelée à la direction de la Maison maternelle de Boulogne.

La séparation avait été touchante, Blanche s'était jetée au cou de la religieuse et avait beaucoup pleuré dans ses bras.

—Vous viendrez me voir souvent, disait sœur Agathe.

—Oh ! oui, oh ! oui !

Et depuis, cependant, Blanche n'avait pas revu sœur Agathe, et celle-ci, comme ses compagnes de la rue de Reuilly, pouvait croire que celle qu'elle appelait autrefois sa chère fille l'avait complètement oubliée.

Non, Blanche, qui pensait souvent aux autres religieuses, n'avait pas, à plus forte raison, oublié sœur Agathe. Bien des fois elle avait eu le désir de l'aller voir ; mais toujours les mêmes craintes l'avaient retenue. Pourtant elle savait tout ce qu'il y avait de bonté, de commisération et d'indulgence dans le cœur de la religieuse.

Avec sœur Agathe elle n'avait pas besoin de mentir, elle pouvait lui tout dire, comme à un confesseur, et elle savait que la fille de Dieu pleurerait et trouverait de douces et bonnes paroles pour la consoler.

Blanche, avons-nous dit, ne sortait presque plus ; toutefois, elle ne manquait pas d'exercice. Deux heures le matin et aussi deux heures dans la soirée, elle se promenait dans les allées du jardin, sous l'ombrage des grands arbres.

Souvent, quand sa pensée la reportait vers le passé, Blanche se disait :

—Comme je serais heureuse de revoir ma bonne mère Agathe ! Boulogne, c'est tout près d'ici, de l'autre côté du bois ; en moins de vingt minutes, j'y serais. Mais non, je dois attendre encore. Oh ! plus tard, j'irai ; c'est bien décidé, cette fois, rien ne m'arrêtera, j'irai.

* * *

Mme de Mégrigny mit au monde une petite fille, jolie comme le plus bel auge du ciel.

Blanche lui donna le nom de Edmée-Henriette.

—Alors vous l'appellerez Edmée, dit la femme de chambre ?

—Non, Henriette, répondit la jeune mère après un nouvel instant d'hésitation.

—Maintenant, madame, donnez-moi Mlle Henriette, que je la mette dans son berceau, car elle a besoin de dormir.

Henriette ! Ah ! je suis bien aise de savoir cela !

Les deux femmes se séparèrent.

* * *

Quelques temps après, à midi et demi, Mme Mégrigny monta dans son coupé. Bien que ce fût sa première grande sortie, elle n'avait pas voulu que sa femme de chambre l'accompagne. Elle donna l'ordre au cocher de la conduire à la Maison maternelle de Boulogne.

Elle tenait la promesse qu'elle s'était faite à elle-même ; elle allait rendre visite à sœur Agathe ; enfin elle allait revoir